

—Alors, demanda Valentine, ce M. Servet a du talent ?...

—Beaucoup, et sa réputation déjà brillante grandit chaque jour...

—Exposera-t-il le portrait de Marie ?

—Il n'en a point parlé, mais je ne le désire pas, et cela me semble au moins inutile...

—Inutile ! répéta Valentine avec aigreur. Voilà bien votre façon ridicule de juger les choses !... Je suis d'un avis diamétralement opposé au vôtre... Si ce portrait est réussi... si c'est une belle œuvre... enfin, s'il peut nous faire honneur, je tiens à ce que M. Servet l'expose et à ce que notre nom figure au livret...

—Nous discuterons cela plus tard... répliqua Ludovic, en haussant les épaules.

Le valet de chambre venait de réparaître, apportant une lampe qu'il posa sur un meuble, et précédant Simone.

La jeune fille entra, très émue, et salua timidement. Marie courut à elle en s'écriant :

—Ah ! Mlle Simone, que c'est gentil à vous d'avoir voulu nous apporter vous-même cette lettre, et combien je vous remercie...

—J'ai tenu à m'en charger, mademoiselle... répondit l'ouvrière. Elle me fournissait un prétexte pour me présenter à l'hôtel de monsieur votre père... Je n'aurais pas osé sans cela.

—Vous auriez eu bien tort, mon enfant, car nous sommes enchantés de vous voir...—répondit l'ex-architecte. —Vous venez sans doute nous parler de Mme Dubief ?

—Oui, monsieur...

—Vous a-t-elle écrit ?

—Elle m'a écrit hier, oui, monsieur...—Aujourd'hui elle a bien voulu me recevoir, et je viens vous témoigner toute ma gratitude pour votre généreuse protection...

—Etes-vous acceptée...—demanda Marie.

—Oui, mademoiselle.

—Ah ! que j'en suis heureuse !—Quand devez-vous entrer en fonctions ?

—Dès demain matin... et, comme je serai quelque temps sans sortir, j'ai voulu, avant la fin d'une journée qui comptera dans ma vie, venir vous remercier de toute mon âme d'un bonheur que je vous dois.

Valentine assistait à l'entrevue.

Indifférente et froide, ou plutôt hostile, elle regardait la jeune fille avec un visible dédain.

Tandis qu'elle l'entendait parler, un sourire moqueur crispait sa lèvre.

Elle ne s'expliquait pas que son mari et sa fille eussent le mauvais goût de s'intéresser à cette enfant qu'amaigrissaient le travail et la souffrance.

Les touchantes paroles prononcées par Simone ne lui causaient aucune émotion.

—Comédie, que tout cela ! pensait-elle. De belles phrases apprises pour piper des dupes, et pas autre chose !

Ludovic Bressolles, lui, éprouvait, ainsi que Marie, un attendrissement réel, et sa protégée lui paraissait de plus en plus sympathique.

—Vous avez bien fait de venir aujourd'hui, mon enfant, dit-il. Soyez certaine que nous vous en savons un gré infini. Chaque fois qu'il vous sera possible de nous donner un instant, nous serons heureux de vous recevoir.

—J'espère bien que vous n'en doutez pas ? ajouta Marie.

—Vous êtes orpheline, je crois, petite, dit Valentine tout à coup.

Simone tressaillit et devint un peu rouge en entendant la question de cette dame qui, jusqu'à ce moment, l'avait regardée d'une façon presque méprisante.

—Orpheline, oui, madame, murmura-t-elle ; du moins je le crois. Mes parents n'ayant pas daigné me reconnaître, je ne sais s'ils existent...

—En vérité !—fit Mme Bressolles.

—Que vous importe cela ?...—demanda l'ex-architecte, pour rompre un entretien pénible.

—Laissez donc...—dit Valentine,—je cause avec mademoiselle...

Puis elle reprit :

—Quel âge avez-vous ?

—Vingt-deux ans, je crois.

—Etes-vous née à Paris ?

—Je l'ignore...

—Où avez-vous été élevée ?

—En province...

—Par qui ?

—Par une nourrice à laquelle on m'avait confiée.

—Vos parents, sans doute ?

—Un homme qui vint frapper, la nuit, à la porte d'une paysanne, ma nourrice, à qui il me laissa...

LX

En entendant les dernières paroles de la protégée de Marie, Mme Bressolles avait involontairement froncé les sourcils.

Mais il ne lui fallut que la vingtième partie d'une seconde pour dissimuler son agitation intérieure, et elle demanda :

—Vous n'avez jamais revu cet homme ?

—Jamais, madame.

—Mais du moins il apprit à cette paysanne comme il fallait vous appeler ? Il lui laissa la somme nécessaire pour l'indemniser de ses soins ?

—Il laissa une somme dont j'ignore le chiffre, oui, madame, et il s'engagea à envoyer de l'argent à des époques fixes, du moins la paysanne me l'a dit.

—Sans doute, il tint cette promesse ?

—Pendant quelques années, oui, madame, puis l'argent, paraît-il, cessa d'arriver. Quant à mon nom, l'homme avait dit à ma nourrice de m'appeler Simone tout court.

Valentine aurait voulu questionner encore, mais elle ne le pouvait en présence de son mari.

Le court récit de Simone venait de réveiller en elle un souvenir endormi depuis vingt-deux ans.

Certes, elle n'admettait point la possibilité que cette jeune fille fût l'enfant de son premier mariage, l'enfant enlevée par son frère Armand Dharville vingt-deux années auparavant et dont elle n'avait jamais entendu parler depuis lors, mais l'identité de situation entre Simone et sa propre fille piquait sa curiosité.

Tout cela est fort intéressant, fit-elle, cela ressemble à un roman. Peut-être un jour retrouverez-vous votre famille, quoique cela me paraisse peu vraisemblable... En attendant, mademoiselle, je vous engage à vous bien conduire, afin que mon mari et ma fille n'aient point à se repentir de s'être occupés de vous... On accorde trop souvent sa protection à des gens qui ne le méritent aucunement... tâchez qu'il n'en soit point ainsi...

Simone devint pourpre.

Ses yeux se remplirent de larmes.

Les paroles de Valentine, et surtout le ton avec lequel elles avaient été prononcées, produisaient sur la pauvre enfant l'impression la plus pénible. Ludovic Bressolles s'aperçut de cette impression et voulut l'atténuer.

—Mlle Simone est une honnête fille et l'a prouvé !

—dit-il—Avec elle il n'y a rien à craindre...—Sa conduite sera dans l'avenir ce qu'elle a été dans le passé...

—Adieu, mon enfant, merci de votre visite, et n'oubliez pas que nous serons heureux de vous voir le plus souvent possible...

Simone, encore troublée, balbutia quelques paroles de gratitude et sortit accompagnée de Marie, qui voulut la reconduire jusqu'au vestibule.

—Pourquoi vous être montrée si dure avec cette jeune fille ?—demanda Ludovic à Valentine.

—Est-ce être dure que de dire la vérité ?

—Oh ! la vérité...

—Sans doute...—Votre protégée me fait l'effet d'être une adroite intrigante, et vous êtes la dupe de ses grands airs de vertu...

—Pourquoi toujours soupçonner le mal ?

—Parce que je suis moins naïve que vous.

—Peut-être aussi parce que vous ne croyez pas au bien...—murmura l'ex-architecte avec amertume.—Je viens de céder à vos désirs...

—Non pas aux miens...—interrompt Valentine,—à ceux de Marie...

—Soit...—Enfin, j'ai cédé...—Je vais changer de manière de vivre, et voir un monde qui ne m'inspire ni sympathie, ni estime...—Je me résigne, puisqu'il paraît que c'est indispensable pour marier ma fille...—Donc, adieu ma tranquillité !... Nous recevrons ici... Nous irons chez les autres...

Vous allez maintenant vous occuper des travaux nécessités dans l'hôtel par vos futures réceptions ?

—Dès demain, je vous le promets, et tout sera prêt dans peu de jours.

Mme Bressolles se retira triomphante.

Elle avait atteint son but :—se débarrasser de sa fille, à bref délai, par un mariage.

LXI

Maurice avait reçu un billet du petit baron Pascal de Landilly.

Ce billet, très laconique, l'invitait à dîner chez Brébant pour le soir même, sans lui dire en l'honneur de qui avait lieu le dîner et quels en seraient les convives.

A huit heures moins un quart, le jeune homme monta dans une voiture de remise et donna l'ordre de le conduire chez Brébant.

Une douzaine de personnes se trouvaient déjà réunies dans le petit salon attenant à la salle où l'arrestation du jeune Russe avait eu lieu le soir précédent.

Le comte Yvan, qu'il croyait dans une cellule de Mazas ou de la Conciergerie, était là, debout, tournant le dos à la cheminée et racontant la méprise dont il avait été victime.

Maurice prêta à ce récit une oreille attentive et, tout en écoutant, se disait qu'il n'avait point fait fausse route dans ses suppositions.

La police se trouvait dépitée aussi complètement qu'on le puisse être.

Elle voulait à toute force que l'assassin eût des cheveux et des favoris blonds.

Donc, aucun soupçon ne pouvait l'atteindre.

Le dîner fut gai et se prolongea jusqu'après minuit.

On ne joua point et l'on se sépara à une heure du matin.

Le lendemain (ainsi que cela avait été convenu la veille), Marie se rendit à dix heures du matin rue de Suresnes.

Verdier s'y trouvait déjà.

Il venait de recevoir une lettre de Londres, en réponse à la sienne sur le cas de Maurice, et il l'avait communiquée à Lartigues.

Michel Brémont rendait pleine justice à la prodigieuse habileté du jeune scélérat, ce qui ne l'empêchait point de déplorer son admission dans la mystérieuse société dont Maurice avait surpris l'existence.

Il conseillait néanmoins de l'accepter, puisqu'il semblait presque impossible de faire autrement, mais de le mettre en avant en toute occasion, de le surveiller de très près et de le supprimer sans miséricorde à la moindre velléité de révolte contre les règles de l'association.

Il recommandait ensuite de conduire avec la plus grande promptitude l'affaire de l'héritage Dharville ; les deux héritières devant avoir disparu, dans un très bref délai afin qu'il fût possible aux cinq de se partager les millions.

—Eh bien ?... demanda Maurice en entrant. La lettre que vous attendiez d'Angleterre est-elle arrivée ?

—Oui.

—M'est-elle favorable ?...

—Après la manière dont j'avais écrit à votre sujet, elle ne pouvait être défavorable. Vous êtes admis... A partir d'aujourd'hui vous aurez votre part des charges et des bénéfices de la communauté... Voilà qui est entendu... Occupons-nous de l'affaire Dharville... Michel Brémont nous enjoint de la mener très vivement... Avez-vous fait relever l'acte de naissance de Simone ?